



Nicolas Reveyron, *Chantiers lyonnais du Moyen Âge (Saint-Jean, Saint-Nizier, Saint-Paul)*

Archéologie et histoire de l'art, ALPARA, Lyon, 2005, 380 p. (DARA 28)

Bruno Dufaÿ



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/racf/567>

ISSN : 1951-6207

Éditeur

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

Référence électronique

Bruno Dufaÿ, « Nicolas Reveyron, *Chantiers lyonnais du Moyen Âge (Saint-Jean, Saint-Nizier, Saint-Paul)* », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 44 | 2005, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/racf/567>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Comptes rendus

N. Reveyron, Chantiers lyonnais du Moyen Âge (Saint-Jean, Saint-Nizier, Saint-Paul). Archéologie et histoire de l'art, ALPARA, Lyon, 2005, 380 p. (DARA 28).

Ce copieux ouvrage est passionnant par ses ambitions diverses et l'on y trouve :

- une monographie détaillée sur trois églises majeures de la ville de Lyon ;

- deux synthèses, l'une historiographique et méthodologique, l'autre rassemblant les résultats des monographies pour décrire les chantiers et techniques de construction médiévaux ;

- une abondante iconographie, qui n'est pas qu'illustration, comme y insiste l'auteur, mais "document", "mémoire de la recherche", "autant le constat d'un fait que l'image ponctuelle d'une démarche scientifique", qui "participe au raisonnement en sélectionnant les données présentées" et qui "contient une partie des hypothèses". (p. 11) ;

- un discours savant et un discours pour un plus large public, intimement mêlés (plutôt savant tout de même ; un glossaire des termes techniques aurait été bien utile) ;

- un équilibre réussi entre le local et le général, qui rend l'ouvrage pertinent pour le lecteur lyonnais comme pour celui qui n'a jamais vu les églises dont il est fait état (et qui devrait s'y précipiter sitôt la lecture de l'ouvrage achevée) ;

- un dépassement de l'aspect purement scientifique du sujet, qui fait écrire à l'auteur que "l'archéologie du bâti, recherche citoyenne dans la ville, s'est attachée à faire connaître au grand public sa discipline et ses résultats" (p. 17).

La première partie est intitulée "Archéologie du bâti et histoire monumentale" (p. 21-54). Elle n'est pas seulement une mise en perspective de l'archéologie du bâti dans le champ de l'archéologie et de l'histoire de l'art, mais un véritable manifeste en faveur du regard archéologique sur l'architecture. C'est l'aboutissement de deux décennies de pratique et de réflexions de l'auteur sur ce thème. Il est d'ailleurs sous-titré, en toute modestie, "pour une nouvelle archéologie" - mais on comprend vite ce qu'a d'ironique cette reprise d'une expression aussi datée. Dans un style vigoureux, Nicolas Reveyron évoque le "glissement progressif des perspectives" qui a institué l'œuvre d'architecture comme source d'histoire, avec l'autonomisation épistémologique de l'archéologie du bâti au sein de l'archéologie, au début des années 1990. Il ne tranche pas toutefois clairement sur la valeur de cette autonomie, qui est sans doute plus "pratique" que théorique (p. 27).

Il rappelle et déplore "le poids universitaire de l'histoire des sources écrites", "qui a retardé de plus d'un siècle l'épanouissement d'une archéologie du bâti" (p. 22). Il dénonce le "danger de la recherche universitaire" qu'est

"l'enfermement du chercheur dans un pré carré qui le protège" (p. 25), et plaide pour la plus grande ouverture aux autres disciplines et métiers, mais aussi aux autres institutions. Il égratigne au passage la notion de "culture matérielle" apparue dans les années 1970, dans laquelle il voit une tentative de récupération "des vestiges archéologiques dans une problématique strictement historique" (p. 24).

Je ne le suivrai pas en revanche dans l'opposition qu'il fait entre "l'historien qui écrit l'histoire telle qu'il la restitue, et l'archéologue, telle qu'elle est" (*ibid.*). Il est illusoire de croire que "l'archéologue explore le réel sans a priori" (*ibid.*). Même si bien sûr il se fait un devoir de ne pas rejeter de matériaux au nom d'une visée particulière, il n'en reste pas moins qu'il est obligé à des choix stratégiques, et que ses propre expérience, culture et idéologie, possèdent forcément des points aveugles. Bien qu'il la relativise lui-même quelques pages plus loin (à propos du relevé, p. 27), cette prétention à l'objectivité et à l'exhaustivité rappelle de vieux débats. Pour l'archéologie du bâti, elle peut amener à la "peinture pointilliste d'une histoire monumentale éclatée" (p. 168), où la minutie descriptive trouve sa justification en elle-même, comme en archéologie du sous-sol on a pu assister à une dérive "fouillographique" qui ressortit davantage de la philatélie que d'une démarche scientifique. L'enregistrement tel qu'il est présenté (p. 27-29), possède un caractère ultra-sophistiqué qui n'est peut-être pas toujours nécessaire et, de l'aveu même de l'auteur "rend sa lecture particulièrement ardue" (p. 28 ; aucun diagramme n'est d'ailleurs présenté dans l'ouvrage, ne serait-ce qu'à titre d'exemple).

L'archéologie du bâti est de plus en plus soumise aux aléas de l'archéologie préventive, donc de l'urgence. L'auteur a d'ailleurs pratiqué le simple "diagnostic depuis le sol", en l'absence d'échafaudages (pour Saint-Nizier, p. 168). Il faudra bien trouver un équilibre entre les admirables relevés pierre à pierre réalisés par une équipe de spécialistes aguerris (qu'il convient de saluer ici, en regrettant que les dessins ne soient jamais signés), et le regard superficiel du sous-traitant d'un architecte en chef pressé de rendre son étude préalable. On peut d'ailleurs se demander si cet effort de relevé n'a pas entraîné un certain épuisement (des hommes comme des pages disponibles) préjudiciable aux plans et dessins phasés synthétiques, d'élévations où soient rendues visibles les césures et unités de constructions décrites dans le texte : leur rareté nuit à la clarté du propos des études monographiques.

Mais plus qu'à un règlement de comptes, c'est à une véritable collaboration interdisciplinaire qu'il nous invite, qui "a pour condition première une égale considération pour les connaissances scientifiques élaborées par chaque science en fonction d'une problématique commune, et non l'hégémonie d'une science particulière." (p. 23).

C'est en effet cela qui est central : chaque science (ou discipline, les deux mots sont employés indifféremment, ce qui montre là encore les flottements sur le statut épistémologique de l'archéologie du bâti), élabore un savoir propre qui ne se réduit pas à être l'auxiliaire d'une autre, ni le palliatif d'une absence de sources. C'est la combinaison équilibrée de ces différents savoirs articulés sur une problématique commune qui fait la réussite d'un travail qu'on dira finalement historique, parce qu'il raconte le passé des hommes.

En ce sens, le travail proposé par Nicolas Reveyron représente l'effort de constitution d'un de ces savoirs originaux, spécifiques. L'ambition de l'ouvrage, pour vaste qu'elle soit, n'est pas la synthèse de tous les savoirs. Même si les textes et l'iconographie ancienne sont parfois mobilisés dans l'analyse (mais trop rarement reproduits, sans doute faute de place), le véritable objectif de l'ouvrage n'est pas de raconter l'histoire de quelques églises de Lyon, encore moins de décrire l'évolution de l'architecture religieuse au Moyen Âge. C'est de retrouver la manière dont elles ont été construites, et ce que cela nous dit sur l'organisation des sociétés qui ont voulu ces édifices.

Après ces considérations générales, suit un résumé de ce qu'est l'archéologie du bâti (p. 26-33), qu'il distingue de l'analyse du bâti (p. 33-41) et de celle des matériaux (p. 41-53). Peut-être ce plan est-il un peu maladroit, car en fait l'archéologie du bâti comprend les techniques d'observation et d'enregistrement, comme celles d'analyse.

Quoi qu'il en soit, ces pages représentent une très utile synthèse. Il est à souhaiter que le public ne soit pas découragé par le titre de l'ouvrage, très local malgré son sous-titre, et qu'il sache qu'il y trouvera matière à une réflexion générale sur l'archéologie de l'architecture. Sans reprendre ici les éléments de ce "manuel", on soulignera quelques réflexions qui me sont apparues essentielles.

Quelques distinctions conceptuelles d'abord, qui sont autant d'outils d'analyse puissants d'une réalité complexe, comme celle des trois champs du constructif, de l'architectonique et de l'architectural. Le premier recouvre les matériaux de construction et leur mise en œuvre, c'est en gros, "le chantier". Le champ de l'architectonique "intéresse l'édifice dans sa structure : mécanique du bâti, stabilité, éclairément..." (p. 27). Quant au champ de l'architecture, qui est celui des formes, il relève aussi de l'histoire de l'art ; il peut être également abordé par des disciplines comme la sémiologie de l'espace. C'est, logiquement, les points de vue architecturaux et esthétiques qui seront le moins abordés, l'ambition de l'ouvrage se concentrant sur l'activité de construire plus que sur le résultat du chantier.

C'est pourquoi est fortement soulignée la distinction entre les *vestigia*, traces témoignant de l'activité de construction (traces d'outils, de machines, d'encastrement de bois d'œuvre, d'organisation comme les marques lapidaires ou les tracés préparatoires, bavures de mortier, erreurs de montage des blocs sculptés...), et les *realia*, qui sont la construction elle-même. C'est l'attention récente portée aux *vestigia* qui a nourri un des apports fondamentaux de l'archéologie du bâti, la compréhension des chantiers de construction, ce que Nicolas Reveyron nomme "archéologie du travail et du savoir" (p. 34). On n'est pas loin ici de la définition même de l'archéologie donnée

naguère par Philippe Bruneau, qui en faisait une "artistique", science de "l'art" au sens latin du terme. L'ethno-archéologie est aussi convoquée, pour ce qui est de la connaissance du matériau pierre par les praticiens actuels.

On trouvera enfin, au fil des pages, une série de définitions qui, si elles ne font pas de cette partie de l'ouvrage un dictionnaire systématique, clarifient de nombreux termes techniques (par exemple la typologie des "césures" dans la maçonnerie, p. 37-38, ou des échafaudages, p. 38-41).

L'archéologie du bâti, pour Nicolas Reveyron, ne consiste pas seulement à étudier l'édifice en soi, mais aussi ses rapports avec l'espace dans lequel il s'inscrit : espace naturel, topographie urbaine, ainsi que, moins évidemment perceptibles, ceux entre intérieur et extérieur (analyse des circulations et de l'éclairément). Cela vaudra dans les études monographiques quelques passages sur les ouvertures, les vitraux, bref, la lumière qui est une composante essentielle de l'architecture, ce que les archéologues ont tendance à oublier, trop habitués à raisonner sur des bribes d'élévations.

Plus généralement, Nicolas Reveyron insiste sur l'absolue nécessité de "penser en 3D". Là encore, les archéologues sont souvent des handicapés de la troisième dimension, les vestiges qu'ils traitent étant le plus souvent réduits à l'état de plan. L'outil informatique est ici précieux pour tester les restitutions volumétriques, et l'ouvrage présente de belles infographies qui nous permettent ces visualisations.

L'archéologie du bâti est aussi une école de la complexité : on n'imagine jamais assez à quel point les édifices de long usage ont été remaniés, "déconstruits-reconstruits", pour utiliser la terminologie de Nicolas Reveyron. La stratigraphie n'obéit pas comme la plupart du temps dans le sous-sol à la loi de la pesanteur : reprises en sous-œuvre, rhabillage de façades, changements de parti induisent des juxtapositions qui défient le bon sens stratigraphique ordinaire (stratigraphie verticale). Cela doit nous rendre plus attentifs au réel, aux ruptures, au "disparu", etc. Au-delà des difficultés d'analyse, cela doit nous rendre aussi plus réceptifs pour apprécier l'inventivité des bâtisseurs d'autrefois, et tempérer notre fétichisme patrimonial face à des créateurs qui n'ont pas hésité à transformer de fond en comble des édifices pourtant (ou parce que) vénérables.

Ces hésitations, reprises, repentirs, restaurations, ces "bâts aberrants", "donnent accès parfois à la pensée même des constructeurs" (p. 29). J'avais moi-même voici plus de vingt ans souligné l'intérêt d'aborder l'analyse d'un édifice par ses irrégularités et ses apparentes contradictions internes¹.

Une fois comprises, on peut les éliminer pour restituer le schéma conceptuel de l'architecte ou la pureté des solutions architectoniques, qui ne nous apparaissent plus que dévoyées ou partielles.

¹ Dufay B. - Du Monument tel qu'il est au monument idéal : le rôle des irrégularités de plan dans la recherche de la géométrie des basiliques paléochrétiennes, in : *Actes du colloque de Strasbourg : "Le dessin d'architecture dans les sociétés antiques", 26-28 janvier 1984*, Strasbourg, Université de Strasbourg, 1985 : 309-323 (Travaux du Centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques, 8).

Le chapitre sur la pierre est exemplaire de la démarche intégratrice de Nicolas Reveyron (p. 41-46). Il aborde la question de la mise en œuvre de la pierre dans l'architecture médiévale dans toutes ses dimensions. Il commence par l'historiographie de la question, pour montrer comment la problématique, ancienne, s'est affinée, passant d'une analyse assez déterministe des "styles régionaux" liés à un matériau local, à une compréhension fine des différentes contraintes, économique, esthétique et technique. Puis il aborde le rôle culturel de l'architecture de pierre, architecture d'élite et de pouvoir, pensée en outre comme référence à l'Antiquité aux XI^e-XII^e siècles (et on se rappellera que Lyon était la seconde église d'Occident fondée après Rome).

Salutaire enfin son recul qui lui permet de ne pas idéaliser les constructeurs médiévaux auxquels il reconnaît un "savoir empirique très éloigné du rationalisme" qui trouvera son apogée dans la construction du XIX^e siècle (et qui nous vaut toute la sécheresse du néo-médiéval). Il pointe "la confiance parfois aveugle" des maçons qui mettent en œuvre des montages "à la limite du raisonnable", et n'oublie pas qu'il existe dans les actes de la pratique toute une série d'expertises médiévales sur les défauts de construction des édifices, quand il s'agit de les reprendre parce qu'ils menacent ruine ; ou enfin, les incompréhensions structurelles, quand un simple placage reproduit les assemblages savants et architectoniquement justifiés de la maçonnerie gothique.

Enfin, il n'a garde de se focaliser sur la pierre, même si c'est le matériau le plus visible et le plus valorisé. C'est sur l'usage du fer peut-être que l'archéologie du bâti a le plus apporté. Nous savons maintenant qu'autant que de pierre, l'architecture gothique est une architecture métallique, que chaînes, tirants et agrafes ne sont pas (tous) des confortements du XIX^e siècle, et qu'il ne faut surtout pas les enlever. En outre, les progrès les plus récents dans l'analyse physico-chimique "ouvrent la voie, sur le long terme, à des possibilités de datation" (p. 46). Le bois nous permet de mieux comprendre le chantier (bois d'œuvre, échafaudages), l'étude des charpentes ressortit de tous les champs définis pour la construction de pierre (constructif, architectonique, esthétique). À juste titre, Nicolas Reveyron met en garde sur les usages simplistes des datations dendrochronologiques, tant les rapports des bois avec le bâti lui-même sont complexes.

Quant aux pages sur la brique, elles montrent bien la subtilité des analyses dont la réalité doit faire l'objet, si l'on ne veut pas s'enfermer dans des idées toutes faites. L'usage de la brique peut correspondre à des logiques esthétiques, économiques et de pouvoir, souvent étroitement mêlées. Son caractère modulaire et sa souplesse de mise en œuvre ont bien été compris par des agents soucieux de rationalité économique, comme les cisterciens du nord de l'Europe médiévale, les ducs milanais de la Renaissance ou les industriels du XIX^e siècle. Elle n'est pas qu'un matériau utilisé par défaut dans des zones défavorables à l'exploitation de la pierre, même si c'est aussi un des paramètres à prendre en compte. En revanche, on notera qu'il n'y a pas une ligne consacrée aux tuiles, domaine il est vrai beaucoup moins défriché que la brique ; c'est dommage (une page consacrée au remploi de tuiles antiques, et encore

davantage comme matériau de construction que de couverture, p. 284-285).

Suivent les trois monographies d'église qui sont la matière centrale de l'ouvrage. La place manque dans un tel compte-rendu pour présenter ces études avec quelque détail.

La première et de loin la plus copieuse est celle de la cathédrale de Lyon, dédiée à Saint-Jean-Baptiste (p. 55-160). La primatiale est d'abord replacée dans son contexte grâce à une histoire du groupe épiscopal de ses origines à l'ouverture du chantier de l'église romane (p. 55-70) ; on aurait aimé à ce propos un plan de Lyon qui situe les édifices étudiés et ceux mentionnés dans ce bref historique de la christianisation de la ville. Puis elle est successivement analysée selon deux points de vue que ne traduit pas toujours très clairement l'intitulé des têtes de chapitre. D'abord, l'organisation du chantier (approvisionnements, échafaudages, travail de la pierre, organisation spatiale... p. 71-106), puis l'analyse des travaux eux-mêmes, selon les parties architecturales (abside, transept, voûtements, etc., p. 107-160). Cette présentation est extrêmement complète, évidemment difficile à suivre dans le fourmillement des détails. On y retrouve l'application de tous les principes énoncés dans la première partie. La chronologie des travaux a pu être finement retracée, et les enchaînements et modifications successifs expliqués. Un tel chantier qui s'étend sur deux siècles permet de décrire les évolutions, tant constructives qu'esthétiques, qui conduisent du chevet encore roman de la fin du XII^e siècle aux tours occidentales du XIV^e.

Le deuxième édifice étudié est l'église Saint-Nizier, située dans la presqu'île entre Saône et Rhône, dans le cœur du quartier bourgeois qui s'y développa au Moyen Âge (p. 161-216). Son état actuel remonte à la deuxième moitié du XIV^e. La construction s'est étalée jusque durant tout le XVI^e siècle, le portail central étant réalisé par Philibert Delorme alors qu'il était Surintendant des bâtiments du roi. Son "plan reprend, simplifié, celui de la cathédrale : un chevet échelonné, un transept saillant, une nef en trois vaisseaux, trois portails" (p. 163). Bien qu'attestées par les sources dès le VI^e siècle, les églises antérieures ne sont pas connues ; la présence d'une structure hypogée du haut Moyen Âge à quatre absides a été remplacée en 1883 par une nouvelle crypte. Il s'agit d'une collégiale, dont le chapitre a été fondé au IX^e siècle, puis refondé en 1306.

Cette étude est sous-titrée "fragments d'une archéologie", car les campagnes d'archéologie du bâti n'ont porté que sur le chevet, le transept et la façade. En effet, outre les limites du programme de restauration, toutes les parties de l'église ne sont pas accessibles (immeuble sur le côté sud, boutiques au pied du chevet, boiseries dans le chœur). On retiendra notamment l'exercice de style ("méthodologique") concernant les trous de poutre visibles sur le mur sud du transept. À cinq pages descriptives, avec relevé et tableaux des dimensions ("archéographie des trous de poutre", p. 195-199), succèdent autant de pages "d'analyse systémique et interprétation des données". Il est vrai que cet effort, combiné avec l'examen du parement, a permis de restituer l'existence et l'évolution d'un bâtiment accolé, aujourd'hui disparu, qui fut même dans un premier état antérieur au transept ("grande salle des chanoines").

La troisième et dernière église étudiée (p. 217-266), Saint-

Paul, sur la rive droite de la Saône, est encore une collégiale vénérable, puisque la légende lyonnaise en fait remonter la consécration au Christ lui-même. Attestée de façon certaine à l'époque carolingienne, le bâtiment actuel date essentiellement des XI^e-XV^e siècles. C'est un édifice de plan franchement roman, à trois nefs, transept saillant à chapelles axiales et un chœur absidal profond (du XVIII^e siècle) ; une tour-lanterne octogonale de plan barlong se dresse au-dessus de la croisée du transept. Des chapelles latérales ont été ajoutées aux XV^e-XVI^e siècles. De nombreuses irrégularités permettent de retrouver derrière l'apparente simplicité toute la complexe histoire de l'édifice. Pour une fois, on est heureusement aidé dans la compréhension de ces phases par un plan chronologique (fig. 143, dressé par l'architecte en chef D. Repellin). Une infographie 3D très parlante (fig. 144) permet de se faire, en volume, une idée de l'édifice du XI^e siècle qui a entièrement disparu sous les constructions plus récentes en servant de noyau à l'église du XII^e.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à une synthèse des données acquises sur l'organisation des chantiers et la construction médiévale à Lyon (p. 267-328). Elle est suivie de deux annexes pointant deux dossiers sur lesquels les acquis ont été particulièrement importants : les échafaudages et le cas particulier de l'arc intégré dans la maçonnerie aux XII-XIII^e siècles dans l'espace rhéno-rhodano-méditerranéen (p. 329-342).

Deux grands thèmes sont en fait abordés : le chantier lui-même, au travers de son insertion dans la ville, de la transmission des savoirs ou de la gestion de l'eau pluviale (mise hors d'eau et évacuation). D'autre part, un certain nombre de caractéristiques de la construction lyonnaise appliquées à des monuments majeurs : la construction orthostatique et les arcs intégrés "à l'antique" pour l'époque romane, et quelques gros plans sur des points particuliers de "la technologie de la construction dans l'architecture gothique tardive". L'usage des divers matériaux est repris de façon synthétique : le bois d'œuvre et d'échafaudage (avec d'intéressantes perspectives sur le contexte général de l'approvisionnement en bois au Moyen Âge), le fer et la terre cuite architecturale.

Enfin, quelques pages sont consacrées à un plaidoyer "pour une archéologie des restaurations" (p. 317-328), chapitre bien venu qui commente le travail des restaurateurs depuis le XVIII^e siècle. Techniquement, la frontière est mince entre une réparation liée à un désordre ou une modification entreprise par les architectes du Moyen Âge, et les travaux entrepris à partir du XIX^e siècle, avec une préoccupation plus historiciste visant à la conservation ou la restitution du monument dans un état idéologiquement choisi : l'ouvrage de Nicolas Reveyron a bien montré qu'au cours des âges, les composantes techniques et esthétiques (constructives et architecturales) étaient inextricablement mêlées.

Pour ce qui est du chantier, on retiendra les considérations intéressantes sur la façon dont les contraintes diverses ont été prises en compte. En effet, le chantier de transformation d'une église ne peut avoir la simplicité de celui d'une construction neuve. Il doit tenir compte de l'édifice préexistant et ne pas rompre la continuité des offices. L'analyse du bâti montre que le remplacement d'un édifice par un autre s'est fait progressi-

vement, et que le transept a toujours été un "pôle d'articulation du chantier" (p. 269). Les quelques pages sur l'écoulement et l'évacuation des eaux de pluie sont originales : bien que "le mauvais état des systèmes d'écoulement soit la principale cause de la dégradation des édifices" (p. 305), ceci n'a guère été étudié (contrairement à l'approvisionnement). Cette préoccupation des constructeurs concerne les toitures et les canalisations, elle a donc des conséquences esthétiques et fonctionnelles. La mise hors d'eau des chantiers, encore moins étudiée, peut être appréhendée par l'étude des trous de poutre, infimes traces de toitures provisoires, "clôtures horizontales de chantier" (p. 306). La transmission des savoirs peut être saisie dans la différence qu'il y eut entre un savoir roman fruit d'une longue élaboration locale, et "une technologie gothique importée tout élaborée". Si les formes et les décors sont vite assimilés, il n'en va pas de même de l'architecture, "dont les paramètres sont sans rapport avec les habitudes". Le résultat est plutôt conservateur, et il faut attendre le XV^e siècle pour que, sous l'influence de la menuiserie de bois, "on invente des formules toujours plus raffinées" (p. 273-274).

On appréciera la dialectique subtile qui s'établit entre la tradition et l'innovation. Aux XI^e-XII^e siècles, la construction romane s'ancre dans l'imitation des édifices paléochrétiens encore debout à Lyon, mais aussi dans la recherche d'un modèle antique déjà largement réinterprété et "actualisé" ("arcs intégrés", orthostates, marbres colorés, joints d'anatryose, agrafes métalliques), le tout pour construire des édifices d'une ampleur sans précédent répondant à des besoins liturgiques nouveaux qui, à leur tour, serviront de modèles aux reconstructions... (p. 269-271).

On l'aura compris, l'ouvrage de Nicolas Reveyron est foisonnant, et son plan s'en ressent parfois (et il manque à mon sens une conclusion, encore que le chapitre I puisse en tenir partiellement lieu). Mais il possède la double vertu d'être didactique, véritable manuel décrivant une nouvelle discipline, et de se fonder sur le concret, produisant du résultat argumenté et non seulement de la théorie (même si le vocabulaire est parfois un peu prétentieux). Encore une fois, souhaitons que le public ne se laisse pas décourager par le titre : l'idéal est de lire cet ouvrage à Lyon, en visitant les édifices étudiés. Mais le bénéfice intellectuel est de toutes les régions (et même de toutes les époques, pour la méthode).

Bruno Dufay

Archéologue départemental d'Indre-et-Loire

B. Phalip, Charpentiers et couvreurs : l'Auvergne médiévale et ses marges, Lyon, ALPARA, 2004, 152 p., 85 ill., (DARA 26).

Les charpentes du sud de la France, plus précisément au-delà d'une ligne Poitiers-Lyon, sont encore très mal connues. Aucune vue d'ensemble n'est disponible et les inventaires sont embryonnaires. Il est certain que cette moitié recèle des paysa-